Annales

Histoire, Sciences sociales

65e année

n° 6 novembre-décembre 2010

artistes à prendre leur responsabilité morale et à se servir du pouvoir dont ils disposent », proclamait en 1893, avant même l'affaire Dreyfus, le théoricien de l'esthétique Paul Souriau (p. 331). L'artiste accède dans l'événement à un « statut moderne de figure sociale hautement paradoxale – singulière et emblématique, élitiste et citoyenne » (p. 19). Avec l'Affaire « s'accomplit l'édification d'une figure de l'artiste *vigilant* et *exposé*, par son adhésion au régime des 'intellectuels' » (p. 18-19). Quelle part les artistes prennent-ils à la construction des « intellectuels » ? Quelle expression de la politique portent-ils au sein de la République ? Quelle sera la postérité de cette figure de « l'artiste *vigilant* et *exposé* » ? Autant d'interrogations sur lesquelles s'achève l'enquête de B. Tillier. On aurait pu souhaiter que l'ouvrage assume davantage ces questions d'histoire sociale et intellectuelle de la politique moderne.

VINCENT DUCLERT

1 - Émile DURKHEIM, « L'individualisme et les intellectuels », *Revue bleue*, juillet 1898, p. 10.

2 - Norman L. KLEEBLATT, *The Dreyfus affair: Art, truth and justice*, Berkeley, University of California Press, 1987 ; Philip G. NORD, *Les impressionnistes et la politique. Art et démocratie au XIXe siècle*, trad. par J. Bersani, Paris, Tallandier, [2000] 2009, p. 149-158.

Jacques Guillerme
L'art du projet. Histoire, technique, architecture
Éd. par H. Vérin et V. Nègre, Wavre, Mardaga, 2008, 380 p.

Le nom de Jacques Guillerme (1927-1996) – dont vient de paraître un recueil d'articles des années 1970-1980, partiellement inédits en français et rétablis d'après les manuscrits originaux – est bien connu de ceux qui s'intéressent à l'histoire des sciences et des techniques. Formé aux « sciences dures », il a poursuivi des études d'histoire de l'art tout en continuant ses recherches en biologie. En 1965, il est accueilli à l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques par le successeur de Gaston Bachelard, Georges Canguilhem. Les livres de J. Guillerme, *L'Atelier du temps, essai sur l'altération des peintures* (1964) et *La Figurazione in architettura* (1983), ainsi que les numéros de la revue *Amphion* qu'il dirigeait font partie de la « bibliothèque critique » française qui entretient des relations complexes avec l'histoire.

L'objet essentiel de J. Guillerme est le domaine de l'« artificiel » (au sens de Herbert Simon), c'est-à-dire de l'activité humaine transformatrice, dans sa lecture positiviste. Premièrement, l'homme ne sait pas toujours ce qu'il fait, même s'il le dit. Ensuite, il ne le dit pas forcément afin d'expliciter son action. Enfin, les autres, en l'écoutant, comprennent souvent autre chose que ce qu'il dit. Les pistes sont brouillées, les mots sont ambigus et traîtres et le « projet » qui « améliore » est toujours davantage une prise de pouvoir. J. Guillerme remet en cause la notion même du projet, ainsi que les notions de « théorie » et de « technique » qui l'accompagnent. Sa critique vise la prise du pouvoir par les élites des « techniciens », en particulier par les ingénieurs et les architectes ; il explore les origines de la technocratie qui dérive de la codification, de la normalisation et de la sériation plus ou moins hermétiques de nombreuses activités humaines à partir du XVIIIe siècle.

La première partie du recueil traite des questions technologiques et, plus largement, épistémologiques. Les « techniques » sont interrogées au moment où elles s'établissent, se codifient, se classent et se normalisent, au moment où elles deviennent « systèmes », pour aboutir à la banalisation ou à l'opacité et à l'oubli de ses origines. À la suite de Bachelard, qui remet en cause la rationalité de la science, J. Guillerme remet en cause celle des techniques et des industries. La composante psychologique de sa pensée, bien qu'explicite, n'en est pas moins importante à souligner. Ainsi, l'essentiel de son article « Inventer l'éducation du génie inventif » est sans doute fondé sur la théorie de la « double contrainte » (Gregory Bateson), avec comme mot d'ordre : « Soyez spontané ! »

Le second volet du recueil est architectural. Là, encore et surtout, la notion de « projet » se concrétise et se trahit. Ses fortes composantes scientifiques et techniques d'abord, et industrielles, ensuite, entraînent les architectes (les « constructeurs » en général) dans

les vicissitudes des révolutions scientifique puis industrielle. On peut parler ici d'une « histoire technologique de l'architecture ». Mais on peut également y sentir une sorte de tautologie.

Il s'agit ensuite pour J. Guillerme de démasquer de « l'univers de pure représentation », des « procédés de la figuration », eux aussi trompeurs quant à leurs intentions, à commencer par le dessin et la maquette, lieu de séduction et d'autorité davantage que de clarification, et à terminer par l'idée même de « standard » et de « modélisation », qui ne fonctionnent qu'au mépris de la réalité. Les résultats les plus intéressants s'obtiennent au croisement des disciplines : ainsi, dans « L'art de classer », le système des ordres en architecture est mis en regard avec la codification de la hauteur des mâts. Les résultats les moins convaincants apparaissent là où J. Guillerme s'attaque aux notions clés de la théorie des arts depuis l'Antiquité, telles que l'« invention » et l'« innovation ».

Sans doute du fait de sa formation « hybride », mais aussi en tant que disciple de Bachelard, J. Guillerme est sensible aux personnages qui échappent à l'histoire apologétique. Comme le soulignent à juste titre Hélène Vérin et Valérie Nègre, la force de J. Guillerme est de faire sortir de l'oubli un grand nombre de marginaux, d'inclassables, de « ratés de l'histoire », ainsi que de « textes mineurs, négligés », « archives des inventions avortées, des essais malchanceux, des rapports obsolètes ». On y rencontre Gérard-Joseph Christian, directeur, en 1817, du Conservatoire des arts et métiers, qui préface le catalogue de ses collections, le baron Dupin, « l'un des accoucheurs de la société industrielle française » (p. 37), Jacques Lafitte, le précurseur de la « théorie du mimétisme machinal de l'organisme » (p. 50), une assimilation de la machine à l'homme mais aussi de l'homme à la machine, Roland de la Plantières, « l'un des tout premiers à célébrer la vertu de l'éducation mathématique des manufacturiers » (p. 120) et bien d'autres. Souvent néanmoins, ces gens, ces livres, ces idées font chez J. Guillerme des apparitions trop rapides : il les traite en « exemples », ne les interroge que pour entendre la « bonne réponse » et les congédie aussitôt. Le comte de Caylus, l'un des personnages les plus complexes du XVIIIe siècle français, représente pour lui un échantillon parfait : « une figure exemplaire, assez éloignée de nous pour dérouler le fil de l'histoire, assez proche de notre entendement pour que se définissent les conditions d'une problématique » (p. 23). En quelques lignes rapides, il en fait le premier « technologue » *ès* arts et archéologie, ce qui est à peu près vrai. Le critique peut s'en satisfaire, mais l'historien est frustré.

Certes, J. Guillerme est intolérant à « toute théorie englobante, toute abstraction totalisante », mais il est également réfractaire à la narration, au récit historique, à la précision, au détail. Les biographies de ses personnages sont « réductibles à peu de mots » ; et quels mots : « projetage » ou « concrétude », « artificialisation » ou « ambition technicienne », absents des dictionnaires. Or, une chose est de s'opposer à la « théorie englobante » par la fragmentation et l'ironie, mais c'en est une tout autre que de s'y opposer par la narration, dans laquelle les protagonistes historiques, par le fait même de leur « vie », résistent à toute tentative de « structuration ». Ainsi la démarche critique de J. Guillerme se retourne parfois contre lui. Pour un historien contemporain qui travaille avec des objets similaires, il apparaît beaucoup trop « technique », voire même « techniciste », et donne souvent l'impression de ne ressortir les oubliés de l'histoire que pour mieux les enterrer.

Néanmoins, une fois remise dans son contexte, la critique de J. Guillerme fonctionne bien, non pas tant par les réponses qu'elle apporte que par les questions qu'elle provoque.

OLGA MEDVEDKOVA

Gianni Haver (dir.)
Photo de presse. Usages et pratiques
Lausanne, Éditions Antipodes, 2009, 278 p.

Le propos de cet ouvrage est ambitieux, en premier lieu à cause du caractère polymorphe et quelque peu équivoque de son objet, la photographie de presse, dont l'acception est